

En France, depuis quelques jours, c'est à qui plaindra le plus *familiairement*, comme disait Heine, les pauvres capitalistes réduits à la misère par des grévistes sans cœur et sans entrailles. Oh ! les infortunés millionnaires, gémît-on, quotidiennement ; et les travailleurs français et belges sont dénoncés violemment à la

exécration des petits rentiers et des *tripoteurs*. Ah ! il faut un rude courage aujourd'hui pour ne pas insulter les vaincus de la tyrannie financière, les patients et doctes prolétaires. Innombrable troupeau de meurts-de-faim, d'éternels désérités, vous qui faites la richesse et vivez de misère, vous qu'on extermine et qu'on calomnie et qu'on outrage, il serait à souhaiter que vous fussiez réellement

à l'initiative, dans la loi relative aux funérailles, la Chambre a voté à une très forte majorité l'amendement Blatin, et s'est prononcée avec éclat pour la liberté de la sépulture.

Quiconque voudra désormais que son corps soit brûlé pourra expirer avec la certitude d'obtenir cette satisfaisante suprême.

Ce qui ne retire à personne le droit de se faire enterrer, non plus que de remettre à la nature les restes de ses proches, de les entourer du chant des oiseaux, des caresses de la brise, et de les associer aussi étroitement que par le passé au travail de renouvellement éternel des choses, dont le cimetière

» *le Diable* à l'Opéra, les fonds publics » varient entre 100 et 110... On demande toujours l'amnistie, et les assassins restent toujours impunis... »

Ainsi parle en tête d'un petit livre dont mon camarade Lepelletier vous entretiendra un de ces jours, sans doute, un homme qui a beaucoup vu et beaucoup pensé.

M. Hector Pessard ne donne point la date précise de sa naissance. Il ne veut pas troubler les « gens convaincus que le progrès marche sans cesse, et qu'il marche vite ». Je sais nombre d'heureux qui vont se récrier. Les admirateurs de Richard Wagner, les prophètes du réalisme dans l'art, et dans la littérature, les forts de la politique, les glorieux de la popularité, les jeunes gens, les tailleurs qui nous dessinent des vestons à la mesure de nos aspirations, les cordonniers qui nous ramènent à la pouline de nos ancêtres, M. Eiffel, et, généralement, la foule des illusionnistes, jugeront que M. Pessard a tort. Le progrès, Monsieur ? Il est partout. Dans la force et dans l'honnêteté du sentiment public, dans les romans, et dans les lois, dans les chemins de fer et dans la politesse des mœurs, au théâtre et à la ville. Nous avons enfin trouvé la sagesse définitive.

Et, cependant, on joue toujours *Robert le Diable* à l'Opéra. On parle toujours d'intrigues et de crises ministérielles. Notre frivolité se préoccupe des mêmes vanités. Du fond des faubourgs obscurs montent les mêmes clameurs de colère et d'impatience. Les mêmes artistes chanteurs séduisent la foule et la bercent. Nous n'avons point appris à diner deux fois, mais, tout aussi bien qu'hier, il y a parmi nous les aigrefins et les spéculateurs habiles à tarir à leur profit les pauvres économies du populaire. A la vérité, nous n'avons plus les lions superbes d'autrefois. N'avons-nous pas les superflus gommés et les faucheurs suaves ? A-t-on entendu dire que les assassins tombent inévitablement sous la main de la justice ?

Toute la question est de savoir si Paulus est un progrès, et si la brasserie à filles valait bien l'effort d'un siècle de révolutions. Nous sommes les amis du progrès et Pranzini qui cherchait à hypnotiser sa maîtresse chez M. le juge d'instruction et M. de Larochefoucauld-Bisaccia qui prétend nous faire revenir aux carrosses et aux perognes du grand roy et notre excellent

LE PROGRÈS

« Le jour de ma naissance, l'Opéra donnait *Robert le Diable*... Les fonds publics étaient cotés à 108 fr. 40. On réclamait l'amnistie, et la police recherchait sans relâche les auteurs, naturellement inconnus, de plusieurs crimes célèbres... Bien des heures se sont écoulées depuis le moment où j'ai crié pour la première fois et pourtant on joue toujours *Robert*

Joffrin qui reçoit ses invités à l'Hôtel de Ville en complet du Pont-Neuf, et mon propriétaire qui augmente mon loyer pour son plaisir, et nos belles demoiselles qui de l'amour ne veulent plus escompter que les profits en espèces sonnantes, et, même, nos sublimes qui annoncent la prochaine socialisation du sol et de l'instrument du travail. Je ne jurerais pas que nos assassins n'ont pas dépassé les chourineurs du vieux temps. Dans cette ruche française, le progrès est la loi suprême. Chacun en parle, et, comme nous avons découvert que, désormais, il n'y a de salut que dans la formule scientifique et rationnelle, nous déclarons que nous sommes à l'époque des résultats. Plus de rêves, plus d'imaginations. Il nous faut des faits.

Hélas! j'ai peur que nous prenions l'agitation et le mouvement pour le progrès. Si l'on veut s'abstraire des intérêts du jour, de nos querelles et de nos goûts et regarder les choses d'un peu haut tout le long des âges, on ne tarde point à se convaincre que les hommes piétinent plus qu'ils ne marchent. L'idée, d'un enfantement douloureux, apparaît dans le monde, confuse, et aussitôt défigurée, avilie, comprimée par les passions, les préjugés et les folies des contemporains. Comme la lumière d'une lampe, qui monte, descend et se meurt, l'idée brille et s'obscurcit, resplendit et meurt, pour renaître plus tard et péniblement percer les ténèbres de l'ignorance, de la peur et de l'indifférence.

En l'an de liberté où nous sommes, l'homme est-il meilleur qu'il n'était il y a un siècle? La vie est-elle plus douce aux fils du pauvre? Y a-t-il moins de riches égoïstes et âpres inexorablement? Les appétits sont-ils moins brutaux et menaçants? La vertu est-elle plus honorée? Les écrivains ont-ils le fond plus grave et la forme plus noble? Les politiciens et les apothicaires ont-ils plus de modestie et de savoir? Gyp a de l'esprit et de la décision dans la facture de ses romans. Je lui préfère Louise Collé. Zola, que j'admire, ne saurait me faire oublier Balzac. M. Dumas fils ne vaut pas, à mes yeux, M. Dumas père. Je mets Alfred de Musset au-dessus de M. Coppée, et Lamartine me charme, peut-être, plus que M. Sully-Prudhomme. Jadis, le peuple révolutionnaire avait une foi généreuse.

Notre peuple révolutionnaire est volontiers sceptique et son grand homme est M. Basly. J'aime mieux le peuple qui s'enthousiasmait pour les Lamarck, les Foy, les Benjamin Constant, les Ledru-Rollin et les Gambetta.

Eh! non, l'homme n'est pas meilleur, s'il n'est pas plus fou. Avec des idées nouvelles, il reste ce qu'il était, et se lasse par un effort stérile à sortir de l'ornière où les siècles l'ont jeté. L'idéal d'équité sociale fuit éternellement devant lui. Le vice git éternellement dans son cœur et le détourne incessamment de la sagesse. L'industrie qui nous comble d'inventions apporte des extravagances nouvelles. Nous avons plus de commodités de vivre que n'en eurent nos pères. Mais le pauvre a moins de moyens de se les procurer. Comme toujours, la vie est dure au faible. Elle est, souvent, impossible à la femme et au vieillard. N'en sommes-nous pas toujours à la charité qui donne, s'il lui plaît?

Certes, j'aime les livres de nos auteurs. Daudet, Zola, Halévy, Taine, Weiss, Frary, Renan, Richepin, toute une légion de penseurs ou de rêveurs, me paraissent honorer nos lettres. Seulement, je ne vois pas qu'ils aient trouvé une de ces formules qui révolutionnent les idées reçues, et qui condamnent à l'oubli les auteurs qui dorment dans la tombe. Les vivants font autant de bruit qu'en firent les morts, et, en somme, que disent-ils que n'aient dit leurs aînés. M. Richepin a nié Dieu, et adore le feu. J'ose dire que c'est peu pour le progrès, et, d'ailleurs, l'invention n'est pas de lui. Si bien que la lyre du poète n'a que des accords dont l'harmonie se répercute, monotone, à travers les siècles, et que l'humanité plumitive et pensante se répète infatigablement sous des formes rajeunies, tout au plus, par la poésie du cœur. On donne toujours *Robert le Diable* à l'Opéra.

L'âge d'or, l'âge du progrès, je sais bien où le sage le voit. Il ne le voit que dans la modestie du cœur, et dans la modération de l'esprit. Mais, mes frères, je dois avoir lu ça quelque part, et, afin de ne me point répéter, ou de ne pas répéter les autres, je m'en tais. Aussi bien, en ce temps, est-ce une jolie rengaine, la modestie! Votre valet.

ABEL PEYROUTON.